

HISTOIRE.



JEAN DE LUXEMBOURG, ROI DE BOHÊME.

(Explication de l'énigme historique.)

L'histoire commet souvent d'étranges injustices ! Un Grec aveugle se fait conduire aux Thermopyles : il combat et meurt à côté de Léonidas. Cet acte d'un sublime désespoir inspire les historiens, les poètes, les peintres de tous les âges. Un des plus grands capitaines de son siècle, Jean l'Aveugle, roi de Bohême, se fait conduire au milieu de la sanglante mêlée de Crécy, tombe après des prodiges de vaillance, et c'est à peine si, en France, le nom de ce fier chevalier vit dans quelques mémoires. Quelle différence de gloire pour le même courage et le même destin !

Jean, fils de l'empereur Henri VII, naquit en 1295. Les seigneurs de Bohême l'élurent pour roi en 1309 ; il épousa Elisabeth, fille de Venceslas II, duc de Bohême, et fut couronné à Prague en 1311. Après bien des travaux et des luttes, dont le tableau ne saurait être retracé ici, en 1322 il conquiert la Silésie, qu'il réunit à ses Etats, et devint l'arbitre de l'Allemagne ; il porta même ses armes en Italie, où il conquiert Crémone, Parme, Pavie, Modène ; le pape Jean XXII lui offrit alors de le reconnaître roi d'Italie.

Rappelé dans ses Etats pour les révoltes qu'y avait suscitées l'empereur d'Allemagne, il renonça à ses projets sur l'Italie, conquiert la Moravie, et, ayant pris la défense des chevaliers teutoniques, attaqués par les Polonais, il les vainquit et ne s'arrêta qu'à Cracovie.

La haute fortune à laquelle Jean était parvenu fit rechercher son alliance par Philippe de Valois. Fort de ce nouvel appui, le roi de Bohême essaya de s'emparer de nouveau de l'Italie. Il échoua : ce revers lui fit agréer les propositions que Casimir III, roi de Pologne, lui adressa, et, en 1335, la paix fut signée. Cette même année, Jean, devenu veuf, épousa Béatrix, fille de Louis de Bourbon.

En 1345, la guerre éclata de nouveau entre la Pologne et Jean, qui fut vaincu. Il était aveugle alors, et vainement avait-il demandé des secours à la célèbre Faculté de Montpellier. Mais la cécité était loin d'avoir calmé l'ambition de ce prince ; il s'agitait sans cesse, et son habile politique fraya à son fils le chemin de l'empire.

Il se trouvait à Avignon, près du pape Clément VI, lorsqu'il apprit que les Anglais avaient pénétré au cœur de la France. Aussitôt il partit, amenant des secours à Philippe de Valois. Le 25 août 1346, il se trouvait, avec son fils

Charles, roi des Romains, sur les coteaux funestes de Crécy. Je n'ai point l'intention de retracer cette triste bataille, où le roi et la noblesse de France firent exactement tout ce qu'il fallait faire pour être taillés en pièces. Je crois, Mesdemoiselles, que vos connaissances militaires sont assez bornées ; eh bien ! vous eussiez mieux disposé vos troupes que ne le fit, en cette circonstance, le roi de France, et agi avec plus de raison que le duc d'Alençon, son frère ; vous n'auriez pas crié à votre cavalerie de tuer votre infanterie : *Or, tôt, tuez toute cette ribaudaille ; car ils nous empêchent la voie sans raison.* Après cet ordre absurde et atroce de Philippe de Valois, eut lieu une effroyable scène de carnage ; les chevaliers lançaient follement leurs chevaux à travers nos fantassins, qu'ils broyaient et qu'ils assommaient, pour venir tomber à leur tour, harassés et épuisés de fatigue, sous les lances anglaises.

On dit au roi de Bohême, qui, tout aveugle qu'il était, avait voulu se couvrir de ses armes et assister à la bataille, ce qui se passait. Alors, se tournant vers les chevaliers qui l'entouraient : *Je vous prie et requiers, fit-il, très-spécialement que vous me meniez si avant que je puisse ferir¹ un coup d'épée.* Les chevaliers obéirent à ce vœu désespéré ; ils lièrent les freins de leurs chevaux au frein du cheval du roi, et se précipitèrent ainsi au milieu de la mêlée. Ils combattirent tous jusqu'à la mort, et le lendemain on trouva leurs cadavres autour de celui de Jean l'Aveugle, dont les restes furent déposés dans l'église des Dominicains de Montargis.

L'un des fils de Jean lui succéda, et devint bientôt après empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles IV.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince qui fut amiral, cardinal, roi, et qui mourut abbé ?

LITTÉRATURE.



COLLIN-HARLEVILLE, OU LE POÈTE HONNÊTE HOMME.

I

Dans les derniers jours de l'année 1787, trois hommes étaient réunis dans une modeste chambre de la rue Saint-Benoît, au quatrième, en face

¹ Ferir frapper.

de la rue Taranne, à Paris. Un feu clair brillait dans l'âtre, le souper était servi (on soupait encore à cette époque); il était neuf heures environ, et les trois convives faisaient franchement honneur au simple repas du soir. Ce n'était certes pas un de ces soupers imités de ceux de la Régence, ayant pour théâtre un petit salon aux boiseries dorées, aux panneaux et aux dessus de porte peints par Boucher, Watteau ou Lancret; point de fleurs ni de girandoles: deux bougies allumées sur la table, une nappe blanche couverte d'un service sinon splendide, du moins remarquable par son exquise propreté. Sur les murs, tapissés d'un petit papier gris clair, apparaissaient quelques dessins, quelques portraits de famille, figures sérieuses ou naïves d'hommes de robe et de bourgeois; des meubles sans prétention, qui sentaient, par l'ancienneté de leur date, l'attachement aux dons de la famille et aux idées honnêtes, garnissaient cet appartement, où tout respirait la simplicité, le culte des vieux souvenirs, les sentiments bons et loyaux.

L'un des convives, vêtu avec une sorte de négligence et de laisser-aller qui rappelait, mais d'une façon moins incorrecte, le débraillé de certains roués, poudré, fraîchement rasé, et paré d'un jabot et de manchettes de fine dentelle, avait des airs de grand seigneur. Il mangeait et buvait, non pas avec cet appétit et cette soif qui distinguent les gens aux estomacs vigoureux, mais avec cette modération qui révèle les hommes civils et complaisants. Le souper, en effet, se composait d'un poulet rôti, d'un plat d'épinards, d'une omelette, d'une salade, qu'un morceau de fromage et une assiette de mendiants allaient bientôt couronner comme dessert.

A côté de ce personnage aux façons presque princières était assis un petit jeune homme maigre, aux joues creuses, au front proéminent, aux yeux vifs, intelligents, dont la bouche spirituelle, moqueuse, laissait errer sur des lèvres minces un sourire presque toujours caustique quand la bienveillance n'animait pas ce visage original, dont les traits échappaient à toute analyse. C'était l'ami de la maison.

Le troisième convive, qui avait plus d'un point de ressemblance avec son voisin, dont nous venons de décrire la physionomie bizarre, avait une de ces têtes qu'on n'oublie pas, une fois qu'on les a entrevues. Un front bombé, un nez et un menton très-accentués, des yeux à fleur de tête, pleins d'une bonté candide, des cheveux relevés sans apprêt et bouclés naturellement, une bouche souriante, donnaient à ce visage, empreint des habitudes de la souffrance, un air de mélancolie et d'ingénuité qui captivait le regard et commandait la sympathie. C'était le maître du logis, l'amphitryon.

La conversation, à partir du milieu du souper, c'est-à-dire après le poulet dépecé et en partie absorbé, avait quitté les lieux communs de la politique, du beau et du mauvais temps, des nouvelles de la ville et de la cour. On avait à peine effleuré la question du tiers état, de l'assemblée des notables et des futurs états généraux, on s'était médiocrement préoccupé de la situation des esprits et des finances, du ministère et de la guerre, et de toutes ces questions brûlantes qui agitaient alors sourdement la société, en proie à un indéfinissable malaise et à des appréhensions de tout genre. L'entretien portait surtout sur des considérations d'une nature moins grave, il avait abordé tour à tour le terrain de l'art et de la poésie, parcouru le champ de la littérature et du théâtre, et, après quelques digressions rapides dans les différents genres où s'illustraient alors certaines spécialités du monde littéraire, il semblait avoir choisi de préférence, comme pour y élire son domicile, le territoire neutre et commode de l'art dramatique, où toutes les sympathies se réunissent dans les sociétés civilisées, celles du public, de l'écrivain et de l'artiste.

— Eh bien ! mes bons amis, dit tout à coup le convive aux manières de grand seigneur, en se renversant sur sa chaise et en époussetant son jabot d'une main dont plusieurs doigts disparaissaient sous des bagues de prix... Eh bien ! c'est décidément charmant, ce petit logement, cette petite table !... Voilà comme j'ai commencé.

— Et moi, reprit le maître de la maison, voilà comme je veux finir. Mais, ne vous y trompez pas, monsieur Molé, ajouta-t-il en riant, on a fait des façons pour vous. Quand nous soupions nous deux, Andrieux et moi, nous ne sommes pas si magnifiques.

— Mon cher Collin, reprit le futur auteur des *Étourdis*, pas de fausse modestie, je t'en prie. *L'Inconstant* ne t'a pas nui, entre nous, et s'il t'a donné, avec des goûts de luxe vraiment désordonnés, les moyens de les satisfaire, ne te plains pas. Tu nous fais faire aujourd'hui une chère excellente, et Grimod de la Reynière, tout difficile qu'il est, n'y trouverait rien à redire.

— Mes amis, reprit Molé en souriant d'un air demi-protecteur, tout est pour le mieux !

— Vous restez au moins, dit gaiement Collin-Harleville, dans l'esprit de votre nouveau rôle.

— Oui, mes bons amis, répliqua le comédien, je deviens réellement optimiste auprès de vous ; car la cordialité de votre accueil, la sincérité de votre amitié, tout en vous, et dans cette demeure, jusqu'aux soins vrai-

ment maternels de votre vieille femme de ménage, mon cher Harleville, me touche et me ravit. Ah ! l'on se sent vivre ici d'une vie douce, fortifiante et tranquille, et l'on ne regrette pas, croyez-le bien, les jalousies et les médisances du foyer et des coulisses, les exigences de messieurs les gentilshommes ordinaires, les folies et le despotisme de mesdemoiselles nos chères camarades, et les rigueurs de For-l'Evêque. Oui, je suis tenté de croire avec vous que M. de Morinval¹ a décidément tort, et je vais m'écrier, comme son contradicteur, M. de Plinville...

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant !
 Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
 De cet excès d'humeur je ne vois point la cause,
 Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause ?
 Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh ! mon cher,
 Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
 Sans doute, autant que vous, je déteste la guerre ;
 Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
 Bien des gens, dites-vous, doivent. Sans contredit,
 Ils ont tort ; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit ?
 L'hymen est sans amour ? Ma femme a sa réplique.
 L'amour n'est nulle part ? Consultez Angélique.
 Les femmes sont un peu coquettes ? Ce n'est rien :
 Ce sexe est fait pour plaire, il s'en acquitte bien.
 Tous nos plaisirs sont faux ? Mais quelquefois à table,
 Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
 On fait de méchants vers ? Eh ! ne les lisez pas :
 Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
 On déraisonne ? Eh ! oui, parfois un faux système
 Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
 Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
 L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

 Je ne suis point aveugle ; et je vois, j'en conviens,
 Quelques maux, mais je vois encore plus de biens :
 Je savoure les biens ; les maux, je les supporte.
 Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte ?
 Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
 Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus ;
 Reconnaissez du ciel la sagesse profonde,
 Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

L'artiste s'était animé en disant ce couplet, il s'était *monté*, et sa voix, son geste, la conviction qui l'inspirait, tout se réunissait pour rendre sa diction vraiment saisissante.

Les deux amis applaudirent et félicitèrent à l'envi Molé, que ce succès paraissait vivement satisfaire.

— Mon cher Molé ! s'écria Collin-Harleville, dites tout le rôle comme cela, et ma pauvre pièce non-seulement est sauvée, mais me vaut une fortune. Après tout, voyez-vous, mon *Optimiste*, à moi, n'est qu'une copie,

¹ Personnage de la pièce intitulée : *l'Optimiste*.

c'est mon père, mon bon et excellent père que j'ai saisi et peint, et la nature ne trompe jamais, ses portraits sont toujours ressemblants.

Il y eut une pause, et, sur l'observation d'Andrieux, qui déclara qu'on ne s'était pas réuni seulement pour se rassasier de mets succulents et de compliments, mais bien aussi et surtout pour travailler, on appela la gouvernante, qui desservit ; on rapprocha les chaises de l'âtre, dont on raviva le foyer ; on déroula le manuscrit, et au souper succéda l'étude.

(*La suite au prochain numéro.*)

A.-L. RAVERGIE.

VOYAGES.



A M. le Rédacteur en chef.

Monsieur,

Vous me demandez le récit d'un voyage que je fis en Russie, il y a huit ans. Vous supposez que cette narration, ainsi faite hors de propos, peut intéresser vos lectrices. Dieu le veuille ! Quant à moi, j'ai peine à le croire. Si l'on se préoccupe fort des Russes à cette heure, les intérêts de l'harmonie ne sont pour rien dans cette préoccupation ; un Français sera peut-être mal venu de parler d'eux sans haine. Et loin d'avoir du mal à dire des Russes, ce qui serait en tout cas, avouez-le, une assez vulgaire platitude en ce moment, je dois leur témoigner de la reconnaissance pour l'accueil flatteur et cordial que j'ai reçu d'eux.

Mais vous le voulez... Alors si je choque le patriotisme de vos jeunes abonnées, si je les ennuie, si je fais fiasco, si mon récit n'a ni goût, ni grâce, ni intérêt quelconque, vous serez le vrai coupable, et je ferai mon possible pour vous pardonner.

VOYAGE EN RUSSIE (1847).

Pour pouvoir donner sans obstacles de grands concerts à Saint-Pétersbourg, il faut choisir l'époque du carême, pendant laquelle les théâtres sont fermés, et qui embrasse tout le mois de mars. Je partis donc de Paris le 14 février. Le sol y était couvert de six pouces de neige, et jusqu'à Saint-Pétersbourg, où j'arrivai quinze jours après, je ne la perdis pas un seul instant de vue. Il en était même tombé une telle abondance en Belgique, que le convoi du chemin de fer sur lequel je me trouvais fut obligé de rester plusieurs heures à Tirlemont, pendant que des ouvriers débayaient la voie. On juge de ce que j'eus à souffrir du froid la semaine suivante, quand je fus parvenu de l'autre côté du Niémen !

Je ne m'arrêtai que quelques heures à Berlin, où je sollicitai du roi de Prusse une lettre de recommandation pour sa sœur, l'impératrice de Russie, lettre qu'avec sa bonté ordinaire le roi m'envoya immédiatement.

J'eus le malheur, en allant en poste de Berlin à Tilsitt, d'avoir un courrier mélomane, qui me tourmenta beaucoup pendant tout le temps que je passai dans sa voiture à côté de lui. Cet homme n'eut pas plus tôt vu mon nom sur sa feuille de route, qu'il conçut le projet de m'exploiter chemin faisant. Voici comment : il avait la fureur de composer des polkas et des valse pour le piano. Il s'arrêtait, en conséquence, et quelquefois fort longuement, aux stations de la poste, où, pendant qu'on le croyait occupé à régler ses comptes avec le directeur, il employait son temps à régler du papier de musique, sur lequel il écrivait la mélodie dansante qu'il avait sifflotée entre ses dents pendant les trois dernières heures ; après quoi, remontant en voiture, il daignait donner l'ordre du départ, et me présentait aussitôt sa polka ou sa valse avec un crayon, pour que j'en écrivisse la basse et l'harmonie. Puis, cette basse écrite, c'étaient des commentaires sans fin, des *pourquoi*, des *comment*, des étonnements et des ravissements qui m'avaient fort diverti la première fois ; mais qui, à la seconde et à la troisième, me firent maudire de bon cœur le peu de notions de mon brave courrier en musique et en langue française.

En arrivant à Tilsitt, je demandai le maître de poste, M. Nernst ; je dirai tout à l'heure par quel hasard je savais son nom et comptais sur son obligeance. On m'indique son cabinet ; j'entre, je vois un gros homme, coiffé d'une casquette de drap, dont la figure sévère décélait pourtant de l'esprit et de la bonté. Il était assis sur un siège élevé qu'il ne quitta point à mon entrée.

— M. Nernst ? dis-je en le saluant.

— C'est moi, monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— A M. Hector Berlioz.

— Ah ! rien que ça ! s'écrie-t-il en bondissant hors de son siège et retombant debout devant moi sa casquette à la main.

Et aussitôt le digne homme de m'accabler de politesses et de prévenances de toute espèce, qui redoublèrent quand je lui eus appris de quelle part je me présentais. « Ne manquez pas, en passant à Tilsitt, de demander M. Nernst, le directeur de la poste, m'avait dit à Paris un de mes amis, c'est un homme excellent, admirable, instruit d'ailleurs et lettré, et qui peut vous être fort utile. »

L'ami qui me faisait cette recommandation, la veille de mon départ, au

coin d'une rue où je l'avais rencontré à onze heures du soir, était H. de Balzac, qui, peu de temps auparavant, avait fait lui-même le voyage de Russie. En apprenant que j'allais à Saint-Petersbourg pour y donner des concerts : « Vous en reviendrez avec cent cinquante mille francs, me dit très-sérieusement de Balzac, je connais le pays, vous ne *pouvez pas* en rapporter moins. » Ce grand esprit avait la faiblesse de voir partout des fortunes à faire, fortunes qu'il eût volontiers escomptées d'avance, tant il les croyait assurées. Il ne rêvait que millions, et les innombrables déceptions qu'il a essuyées en ce genre, toute sa vie, n'ont pu le désabuser sur ce perpétuel mirage. Je souris à une telle appréciation des résultats futurs de mon voyage, mais sans paraître douter de sa justesse. On verra bientôt que si mes concerts de Saint-Petersbourg et de Moscou produisirent plus que je n'avais espéré, je *pus* cependant rapporter de Russie beaucoup moins que les cent cinquante mille francs prédits par de Balzac.

Ce rare écrivain, cet incomparable anatomiste du cœur de la société française de notre époque, fut, on le pense bien, pour M. Nernst et pour moi un sujet fécond de conversation. M. Nernst me donna sur de Balzac, sur ses espérances de mariage et sur ses affections en Gallicie, des détails qui m'intéressèrent vivement. Il est, au reste, du petit nombre d'étrangers à qui il est permis d'admirer de Balzac avec passion, car il sait le français au point de pouvoir comprendre sa prose.

Après quelques heures de repos ainsi employées à Tilsitt, muni des instructions de M. Nernst, et rechauffé par quelques verres d'un excellent curacao qu'il ne se lassait pas de m'offrir, j'entrepris la partie la plus pénible du voyage. Une voiture de poste me conduisit jusque sur la frontière russe, à Taurogen. Là, il fallut m'enfermer dans un traîneau de fer, que je ne devais plus quitter jusqu'à Saint-Petersbourg, et où j'allais éprouver, pendant quatre rudes journées et autant d'effroyables nuits, des tourments dont je ne soupçonnais pas l'existence.

En effet, dans cette boîte métallique hermétiquement fermée, où la poussière de neige parvient à s'introduire néanmoins et vous blanchit la figure, on est presque sans cesse secoué avec violence, comme sont les grains de plomb dans une bouteille qu'on nettoie. De là, force contusions à la tête et aux membres, causées par les chocs qu'on reçoit à chaque instant des parois du traîneau. De plus, on y est pris d'envies de vomir et d'un malaise que je crois pouvoir appeler le *mal de neige*, à cause de sa ressemblance avec le mal de mer. On croit généralement, dans nos climats tempérés, que les traîneaux russes, emportés au galop par de rapides che-

vaux, glissent sur la neige comme ils feraient sur la glace d'un lac ; on se fait, en conséquence, une idée charmante de cette manière de voyager. Or, voici la vérité là-dessus : quand on a le bonheur de rencontrer un terrain uni, couvert d'une neige vierge ou battue partout également, le traîneau court, en effet, d'une façon rapide et parfaitement horizontale ; mais on ne trouve pas deux lieues, sur cent de chemin pareil. Tout le reste bouleversé, creusé de petites vallées transversales, par les chariots des paysans qui, à cette époque dite du *trainage*, *trainent des masses considérables de bois*, ressemble à une mer en tourmente dont les flots auraient été solidifiés par le froid. Les intervalles qui séparent ces vagues de neige forment de véritables fossés profonds, où le traîneau, hissé d'abord avec efforts jusqu'au sommet de la vague, retombe brusquement avec une rudesse et un fracas capables de vous décrocher le cerveau, surtout pendant la nuit, quand, cédant un instant au sommeil, on n'est plus préparé à recevoir ces horribles secousses. Si les ondes sont plus égales et moins élevées, le traîneau peut alors les suivre d'une façon assez régulière, montant et descendant comme un canot sur les flots de la mer. De là les maux de cœur et même les vomissements dont j'ai parlé. Je ne dis rien du froid qui, vers le milieu de la nuit, malgré les sacs de fourrures, les manteaux, les pelisses dont on est couvert, et le foin qui remplit le traîneau, devient peu à peu intolérable. On se sent alors tout le corps piqué comme par un million d'aiguilles, et, quoi qu'on en ait, on tremble de peur de mourir gelé presque autant que de froid.

Quand le brillant soleil de certains jours me permettait d'embrasser d'un coup d'œil ce morne et éblouissant désert, je ne pouvais m'empêcher de songer à la trop fameuse retraite de notre pauvre armée disloquée et saignante ; je croyais voir nos malheureux soldats sans habits, sans chaussures, sans pain, sans eau-de-vie, sans forces morales ni physiques, blessés pour la plupart, se traînant le jour comme des spectres, étendus la nuit sans abri, comme des cadavres, sur cette neige atroce, par un froid plus terrible encore que celui qui m'épouvantait. Et je me demandais comment un seul d'entre eux a pu résister à de telles souffrances et sortir vivant de cet enfer glacé... Il faut que l'homme soit prodigieusement dur à mourir.

Puis, je riaais de la stupidité des corbeaux affamés qui suivaient mon traîneau d'une aile engourdie, se posaient de temps en temps sur la route pour se gorger de crottin de cheval, se couchaient ensuite sur le ventre, réchauffant ainsi tant bien que mal leurs pattes à demi gelées ; quand sans

efforts et en quelques heures, d'un vol dirigé vers le sud, ils eussent trouvé doux climat, champs fertiles et pâture abondante ;

Aux vrais cœurs de corbeaux la patrie est donc chère !
si toutefois, comme le disaient nos soldats, on peut *appeler cela une patrie*.

Enfin, un dimanche soir, quinze jours après mon départ de Paris et tout ratatiné par le froid, j'arrivai dans cette fière capitale du Nord qu'on nomme Saint-Pétersbourg.

(*La fin au prochain numéro.*)

H. BERLIOZ.

RECRÉATIONS



UN PREMIER SACRIFICE.

(Suite et fin.)

Après un examen approfondi des espèces de gâteaux et des rafraîchissements qui seraient offerts, ainsi que des ornements ajoutés en fleurs et en lumières dans l'appartement, vint l'article non moins important de la toilette, et mille petits débats pleins de gaieté entre les jeunes filles. Elles avaient choisi et rejeté tour à tour les trois couleurs qui sont comme l'uniforme de la jeunesse, et pourraient servir de bannière aux plaisirs, le blanc, le rose et le bleu ; enfin, il fut arrêté qu'elles auraient des robes blanches à doubles jupes, et des pâquerettes rosées avec des rubans blancs dans leurs cheveux.

— Que penses-tu de M^{lle} Dufort et de sa sœur ? demanda alors Anna à Sophie : faut-il les inviter ? C'est qu'elles vont venir là avec des robes peu fraîches, des ceintures bleues et des nœuds rouges, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel..., et comme cela dépare un bal ! Je préférerais bien des élégantes ; et M^{lle} de Servais, que me conseilles-tu ? C'est qu'elle est si grande !... Elle va nous passer de la tête ; près d'elle nous aurons encore l'air de petites filles..., et comme ce serait désagréable ! Je crois qu'il ne faut pas l'inviter. Par exemple, je le dirai aux demoiselles de Chambolle, voilà des merveilleuses !... Je suis sûre qu'elles vont s'occuper de leur toilette huit jours à l'avance... Mais c'est qu'aussi les nôtres ne brilleront pas trop à côté des leurs..., d'ailleurs, elles sont si moqueuses !... elles vont chuchoter sans cesse, ricaner de tout, regarder en dessous, prendre des airs pincés lorsque les danseurs passeront devant elles..... ; je crois

que, tout calculé, je ferais bien de ne pas les inviter. Quant à nos petites voisines, il est bien indispensable de les mettre sur ma liste; mais, c'est un peu contrariant!... Avec leurs engelures aux pieds et aux mains, elles ne seront bonnes ni à danser ni à faire danser; et leur mère..., elle va s'établir dans un des meilleurs fauteuils, et je la vois d'ici, avec des marabouts sur son bonnet et sa grosse figure commune, ne laissant passer aucun plateau sans prendre aux deux mains les plus fines pâtisseries. Enfin, quand on demeure dans la même maison, il faut bien se soumettre aux devoirs de la société. Il y a une jolie petite demoiselle que je mettrais volontiers sur ma liste; mais j'y vois encore un inconvénient, c'est que mon frère et mes cousins ne vont s'occuper que d'elle..., et vraiment c'est ennuyeux... Ils disent qu'elle est gaie et aimable..., est-ce que tu trouves cela, Sophie?... Moi, je la crois plutôt une petite coquette.

Sophie se mit à rire.

— Et les trois sœurs qui demeurent au bout de la ville, tu sais?... qui viennent toujours un peu tard, qui parlent si haut et disent d'un air satisfait des choses si peu amusantes... faut-il les inscrire au nombre des danseuses?... Comme tout cela est embarrassant!...

Sophie souriait toujours, et ne disait mot.

— Mais tu ne réponds rien, lui dit Anna, qui avait débité ses petites réflexions presque sans reprendre haleine; voyons, à ton tour maintenant.

— Sais-tu qu'à la manière dont tu arranges les choses, répondit enfin Sophie, ce qui me semble le plus difficile, c'est que ton bal soit nombreux. Si tu ne veux que des perfections, ma chère amie, la ville ne sera pas assez grande... Mais examinons un peu. D'abord, les deux demoiselles aux ceintures bleues et aux nœuds rouges ne sont ni moqueuses, ni trop grandes, ni coquettes. Crois-tu qu'en allant les inviter, tu ne pourrais pas leur parler de toilette? C'est si naturel à propos d'un bal!... et avec ton esprit, tu sauras bien leur persuader qu'il faut des couleurs mieux assorties. Quant à M^{lle} de Servais, je crois que la pauvre enfant n'est pas très-satisfaite de se trouver plus grande que nous; mais elle est modeste, et craint de fixer les regards. Pour les demoiselles moqueuses, mais élégantes, à ta place je les inviterais. D'abord, elles orneront ton bal, comme tu le disais tout à l'heure; et puis, c'est peut-être utile de penser que l'on sera examiné et même critiqué; on veille davantage sur soi... Tu peux si bien mettre leurs moqueries en défaut! Songe donc que ce sera notre début dans le monde; et maman dit qu'on n'y est pas toujours entouré d'amis, et que notre expérience doit déjà commencer.

A mesure que Sophie parlait, Anna inscrivait des noms sur ses tablettes.

— Et la petite coquette, faut-il l'inviter?

— Eh bien, oui, je l'inviterais, à ta place; et pour que ces messieurs ne soient pas les seuls à s'en occuper, je m'en occuperais aussi: ce serait ma coquetterie à moi, de me montrer attentive et de faire dire que je commence assez bien mon apprentissage de maîtresse de maison. Ensuite...

— Là, là, je t'entends, et il va falloir me rendre à tes raisonnements..., je suis sûre que tu ne me laisseras pas effacer un seul nom sur ma liste.

— Oh! je ne t'impose rien; tes idées sont peut-être meilleures que les miennes.

— Mais, non, cent fois non..., et voilà ce qui me fâche. Avant de te voir, je suis assurée que tout ce que je vais te dire est bien, et lorsque nous avons un peu causé, tu me fais penser, sans me le dire jamais, que je n'ai pas le sens commun; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que je ne t'en veux pas, au contraire, je crois que je t'aime encore davantage.

— Bonne Anna! dit Sophie en l'embrassant; tu vois bien que tu vaux mieux que moi.

— Non, pas du tout; t'aimer n'est pas un mérite. Je voudrais bien connaître la bonne fée qui t'a douée de ce *je ne sais quoi* si difficile à définir: comme j'irais vite la trouver, pour lui demander d'être ce que je te vois ici..., avec ton petit air souriant, modeste et réservé. Mais, dis-moi donc ton secret, je t'en prie...

On peut croire que les jours qui précédèrent celui du bal se passèrent agréablement; car l'espérance donne souvent plus de jouissances que la réalité. Combien de projets formés!... que de plaisirs rêvés!... le sommeil était souvent interrompu. Enfin, il parut ce jour tant désiré, et répandit la joie parmi toute la jeunesse invitée. Moyennant un peu plus d'indulgence et quelques concessions, Anna avait fini par trouver ses vingt-cinq demoiselles, et les danseurs étaient en plus grand nombre.

Sophie et sa mère avaient aidé ces dames dans mille petits apprêts, pendant une partie de la journée. On avait orné le salon, répété les contredanses, les polkas, etc., et tout se trouvant dans le meilleur ordre, M^{me} Villier et ses filles retournèrent chez elles pour s'occuper de leur toilette.

Au même moment, M. Villier rentrait aussi au logis. Il venait de dîner avec quelques amis, mais, se trouvant légèrement indisposé, il les avait quittés plus tôt que de coutume; il éprouvait un violent mal de tête, des étourdissements, du malaise, et, comme tous les gens qui jouissent ordinairement d'une bonne santé, il se crut plus malade qu'il ne l'était en effet.

M. Villier était un ancien militaire, haut placé par ses talents et son grade. Accoutumé au commandement plus qu'à la condescendance, sa volonté comme ses idées étaient assez absolues. La vie des camps lui avait fait contracter des habitudes qui donnaient à ses manières et à son langage un peu de brusquerie. Il n'aimait pas les observations, encore moins la résistance; et il avait fallu la douceur et la raison calme de M^{me} Villier pour vivre heureuse avec son mari; mais elle avait su estimer ses belles qualités, comprendre son caractère, user d'indulgence, et avait ainsi gagné son affection, sa confiance et même une certaine prépondérance. D'ailleurs, si M. Villier ne possédait pas cette amabilité qui donne du charme même à certains défauts, ou les fait oublier, il était de tout point ce qu'on appelle un homme d'honneur; ayant un profond sentiment de ses devoirs, attaché sincèrement à sa femme et à ses enfants, souhaitant leur bonheur, et s'en occupant.

Au surplus, dans tous les temps on a dit : qui n'a pas ses défauts?... Cette réflexion invite à l'indulgence, répétons-la donc ici..., et ajoutons que la perfection n'existe pas sur la terre..., donc, nos parents appartiennent à l'humanité... Mais Dieu a doué le père et la mère de famille d'une qualité si belle, si grande, qu'aux yeux de leurs enfants ils doivent longtemps être parfaits... c'est leur amour extrême, ce dévouement, cette sollicitude qui ne se démentent pas dans le cours de la vie..., qui dominant tout autre penchant. Et quelle immense différence entre quelques torts, des défauts même, ou les vices du cœur!... Si les enfants cessent de se souvenir de ce que leurs parents ont fait pour eux, s'ils oublient tant de sacrifices, de privations, d'abnégation et d'indulgence!... ce sont eux qui deviennent les vrais coupables..., des cœurs ingrats et endurcis!...

D'ailleurs, les chagrins et les déceptions de la vie agissent sur le caractère, et rendent l'humeur moins égale..., parfois taciturne, irascible... De cela les parents doivent être plaints plutôt que blâmés... Eh ! mon Dieu ! pour une épine qui vient tomber au milieu des fleurs dont la jeunesse est peut-être trop entourée, elle se croit permis de manifester un peu d'humeur, d'impatience ou de tristesse... Qu'elle accorde donc le même droit à des soucis dont elle ignore l'importance ou la douloureuse portée!

M^{me} Villier avait inculqué ces excellents principes à ses filles et prêchait d'exemple, de sorte que, dans sa maison, personne n'aurait songé à se plaindre de quelques moments d'humeur, d'exigence ou de brusquerie, de la part de M. Villier.

Sophie, ayant achevé sa toilette, accourut la première dans la chambre de son père pour lui dire adieu. Elle était charmante dans ce frais et léger costume de bal; car elle possédait au plus haut degré un des avantages accordés à la jeunesse, celui de donner aux choses les plus simples un air d'élégance et de fête. Cette robe blanche relevait à merveille les agréments de sa taille et la fraîcheur de son teint. Dans sa démarche, dans ses moindres mouvements il y avait de la grâce et la tenue modeste d'une jeune fille bien élevée, sans prétentions ni coquetterie. Enfin, Sophie possédait une qualité malheureusement rare parmi les jeunes filles (celle qu'Anna ne pouvait définir), elle était parfaitement naturelle; et sa physionomie souriante, agréable, expressive, faisait penser que, pour plaire, elle n'avait pas besoin de beauté.

M. Villier s'était jeté dans un fauteuil, et lorsque Sophie vint l'embrasser, sa figure, qui rayonnait d'une si naïve joie, se rembrunit en apercevant son père; elle s'approcha avec inquiétude et lui demanda s'il souffrait.

— Beaucoup, répondit-il, sans la regarder.

— Mais, mon Dieu, qu'est-ce donc?... Que pourrions-nous faire pour vous soulager?

— Rien.

Et M. Villier remua les tisons avec un léger mouvement d'humeur. Sophie lui prit la main, et, la sentant brûlante, lui proposa quelques calmants.

— J'aurais plutôt besoin de distraction que de calmant, dit M. Villier. Je sens qu'une lecture m'aurait fait du bien; mais je te vois en toilette, vous allez sortir, ainsi il faut y renoncer et me résigner. Va rejoindre ta mère, va, et ferme ma porte.

— Comment, mon père, répondit Sophie, vous laisser seul quand vous êtes souffrant!... Oh! cela est impossible; je n'aurais pas un instant de plaisir; je vais rester.

— Non, mon enfant, dit M. Villier d'un ton radouci; non, je ne veux pas : seulement, prépare-moi à boire avant de sortir.

Sophie ôta ses gants, son mantelet, et se mit en devoir de servir son père. Au même instant, Marguerite accourut pour l'appeler.

— Mais viens donc, Sophie, viens donc; on aura dansé sans nous; il est tard, dit-elle, depuis le corridor.

— Parle moins haut, Marguerite, et retourne près de maman, je vais te rejoindre, et Sophie présenta à son père la boisson qu'elle avait préparée.

M. Villier voulut essayer de marcher, et éprouva alors un étourdissement

assez fort ; il fut obligé de s'appuyer sur le bras de sa fille pour atteindre un canapé.

— Oh ! il est impossible que vous restiez seul, mon père, s'écria Sophie ; je vais en prévenir maman.

M^{me} Villier aurait pu, sans doute, conduire ses filles à son amie et revenir ensuite donner ses soins à son mari ; mais il était établi en *principe* dans la maison de ne jamais confier les enfants à personne, et de les accompagner partout ; ce n'était pas précisément par manque de confiance, quoiqu'une fois cette faveur accordée, il soit difficile de faire un choix et de refuser un jour ce qui a été permis la veille... Mais c'est une lacune dans la surveillance habituelle des parents, et pour ce premier bal, *cette entrée dans le monde*, M^{me} Villier se trouvait à peine d'assez bons yeux et assez de lumières ; elle allait avoir tant de choses nouvelles à examiner !...

Ainsi, en restant, ses deux filles auraient été privées du bal ; comment faire?... et la petite Marguerite n'était pas dévouée comme sa sœur..., de sorte que ce moment d'attente lui paraissait si long qu'elle avait déjà les larmes aux yeux.

Quant à M. Villier, habitué à régner dans sa maison, et à voir tout le monde s'occuper de lui, il songeait à son mal de tête, à ses étourdissements, à l'ennui de passer la soirée seul chez lui, et faisait peu d'attention au sacrifice que sa fille était prête à lui faire ; car elle avait encore renouvelé son offre de rester, et de faire une lecture à haute voix.

— Eh bien ! reste, dit enfin M. Villier : tu es une bonne fille.

Sophie n'hésita pas, et ne se fit pas répéter ce mot qui la privait pourtant d'un vif plaisir. Elle courut à sa mère, lui dit ce qui arrivait, et la pria de partir bien vite pour ne pas contrarier sa sœur.

— Mais toi, mon enfant ?

— Eh bien ! moi, je resterai, chère maman, répondit Sophie en souriant et soupirant à la fois.

— Cher ange ! dit sa mère en l'embrassant avec tendresse : Comment ! je ne te verrai pas à ce bal?... Écoute, si ton père se trouve mieux, promets-moi de me faire avertir, et je viendrai bien vite te chercher ; ne te déshabille pas.

Sophie promit, pour consoler sa mère, qui se rendit dans la chambre de son mari afin de s'assurer qu'il n'y avait rien de grave dans son indisposition, et qu'elle pouvait conduire Marguerite, qui la suivait en tremblant et la tirant par sa robe.

Pendant ce temps, Sophie avait été changer ses souliers blancs contre

des pantoufles, et son mantelet contre un foulard noué au cou, et sans bruit revint à la hâte embrasser encore sa mère et sa sœur, et leur souhaiter mille plaisirs; puis, elle rentra dans la chambre de son père, avec cet air serein, ce sourire caressant qui embellissaient tant sa physionomie; et, sans paraître songer qu'elle venait de faire un sacrifice, elle se mit en devoir de commencer sa lecture.

J'en appelle maintenant à mes jeunes lectrices: combien y en a-t-il qui se sentiraient le courage d'en faire autant? Qu'elles se représentent ce bal charmant, promis et attendu depuis quinze jours, et, au moment de voir se réaliser tant de flatteuses espérances, Sophie y renonçant de sa propre volonté, sans soupirs et sans larmes; c'est difficile!...

Je suis convaincue que toute jeune personne bien élevée se privera d'un plaisir dans une circonstance grave. Par exemple, si M. Villier avait été réellement malade, rien de plus naturel que non-seulement Sophie, mais sa mère, mais sa sœur fussent restées pour le soigner. Ici, c'est bien différent..., ce n'était qu'une indisposition légère. Encore, s'il eût été un père tendre?... de petites caresses, des paroles gracieuses dédommagent un jeune cœur du plaisir qu'il sacrifie. Mais M. Villier ne faisait pas ainsi, et je crois bien que les mots: « Tu es une bonne fille! » furent la seule récompense de la pauvre Sophie. Ainsi, l'expression semblera peut-être un peu forte, mais je n'en trouve point qui rende mieux ma pensée..., je vois là *l'héroïsme de seize ans*... Chaque âge peut avoir le sien, ainsi que l'occasion de faire des sacrifices; et c'est une idée bien sage d'y préparer les enfants, surtout les jeunes filles. Même dans la vie de famille, il n'y a pas de jour où la possibilité d'un sacrifice ne se présente; ce sont de petites privations, mais les exemples peuvent venir en aide pour indiquer ceux qu'on sera appelé à faire plus tard.

En définissant le mot *héroïsme*, on y trouve courage, dévouement, sacrifices aux devoirs, à la vertu; eh bien! dans cette privation d'un bal, je vois un peu de tout cela. Lorsqu'on représente des hommes bravant la mort sur un champ de bataille, d'autres supportant l'exil ou l'esclavage, d'autres sauvant la vie de leurs semblables au péril de la leur, ce sont de beaux exemples, sans doute, mais je les trouve trop forts, trop en dehors de ce qu'une jeune imagination pourra se représenter: on ne peut compatir à ce que l'on ne connaît pas..., et l'instinct du beau porte presque seul à admirer ces grandes actions. Comment de jeunes filles peuvent-elles se mettre à la place de ceux qu'elles admirent, et chercher dans leur âme si la même force, le même courage, la même vertu les porteraient à

des actions semblables? Quelle idée peuvent-elles se faire d'un champ de bataille, de l'exil, de l'esclavage,... elles qui vivent dans la paix de la maison, loin des dangers et ne connaissant encore que de douceurs de la vie? Aussi, j'ai voulu choisir un sujet vraiment en rapport avec elles-mêmes; leur conter une chose toute simple qui fût dans leurs habitudes, dans leur existence de tous les jours..., et, à seize ans, je ne vois guère qu'un bal, un des plus vifs plaisirs des jeunes filles, qui puisse mettre en scène des sentiments ou des pensées que les occupations réglées de chaque jour laissent dormir en paix au fond de l'âme.

A l'accent doux et cadencé de la voix de Sophie, M. Villier s'était endormi; elle n'en continua pas moins, longtemps encore sa lecture. Mais enfin, quand elle le vit bien tranquille, elle posa son livre et se mit à penser au bal; au plaisir dont ses amies jouissaient; aux contredanses, aux polkas que peut-être, en ce moment, elle aurait jouées ou dansées..., et elle en savait de si jolies!... et puis ses engagements pris à l'avance avec le frère d'Anna et ses cousins... Elle tourna alors les yeux sur son père, et le voyant dormir si paisiblement, elle se dit: Il ne serait pas aussi bien; il s'ennuierait, il souffrirait peut-être... Je lui ai épargné tout cela..., je le lui dois bien assurément... Allons, n'ayons pas de regrets..., d'autres bals viendront, et mon père se portera mieux...

Les réflexions de Sophie l'absorbaient complètement, car elle n'entendit pas entr'ouvrir la porte. C'était M. de Tournay, un jeune ami de son père, qui, l'ayant vu quitter le diner si promptement, venait, avant de rentrer chez lui, demander de ses nouvelles. Il fut frappé de l'attitude de Sophie, de sa parure, de tout ce qui l'entourait. Elle était assise sur une petite chaise, penchée en avant, et regardant avec sollicitude un objet que la lumière n'éclairait pas. Cette robe blanche, ces fleurs dans les cheveux, cet air de fête dans une chambre solitaire... offraient un tableau inattendu et plein de poésie... Que faisait-elle seule ainsi dans la chambre de son père? Sa physionomie, reflet de toutes les émotions de son âme, exprimait un sentiment si doux, tant de paix brillait dans ses yeux, elle était si jolie et si intéressante ainsi, que M. de Tournay resta frappé d'admiration.

Jusqu'ici il avait considéré Sophie comme une enfant. Ayant presque deux fois son âge, et la connaissant depuis qu'elle était née, pour la première fois il voyait en elle une *jeune fille* dans toute sa pureté et ses perfections.

Cependant, il ne pouvait sans inconvénient rester plus longtemps à cette porte, absorbé dans ses nouvelles pensées; il se hasarda à dire :

— Quoi, vous seule ici, mademoiselle ?

Sophie tressaillit; puis, reconnaissant une voix amie, elle se leva et fit signe à M. de Tournay d'approcher sans bruit. En apercevant M. Villier sur son lit, il comprit ce qui, au premier aspect, lui avait semblé étrange. Alors la conversation s'établit à voix basse.

— Comment! vous n'êtes pas allée au bal?

— Non; mon père était malade.

— Pourtant, je le vois dormir là bien tranquillement.

— C'est vrai; mais à l'heure où *maman* est partie, il était tout à fait souffrant.

— Oh! un mal de tête..., et voilà pourquoi le plus bel ornement de son bal manque à M^{me} Labussière.

— Qui donc? demanda naïvement Sophie?...

— Mais vous, mademoiselle.

— Moi! dit-elle toute surprise, en riant; je n'aurais jamais cru qu'il fût question de moi dans ce portrait.

— Il me paraît cependant que vous n'avez pas tout à fait renoncé aux plaisirs de la soirée; et cette jolie toilette qui vous sied à merveille peut faire présumer que vous irez encore chez M^{me} Labussière.

— Je ne le crois pas. C'est seulement pour satisfaire *maman* que j'ai conservé ma robe; elle espérait venir plus tard me chercher, mais, moi, je n'y comptais pas du tout.

— Il fallait bien établir votre père sur son lit, lui mettre des oreillers, l'endormir pendant une demi-heure, et puis vous esquivier.

— Oh! non, je n'aurais jamais pu faire ainsi; j'aurais été trop inquiète.

— Mais sur quoi, je vous prie?

— Sur sa santé.

— Bah! vous voyez qu'il se porte aussi bien que vous et moi.

— C'est vrai; à présent je le crois.

— Eh bien! alors, pourquoi vous dévouer ainsi? Vous priver d'un grand plaisir, et changer une soirée charmante contre celle d'une garde-malade?

— Oh! je ne vois pas cela comme vous, monsieur de Tournay. N'est-il pas bien naturel de faire une chose qui soit agréable à son père?... Ne peut-on pas se passer d'un plaisir?... J'apprends ici, ce soir, une vérité que je mettrai souvent en pratique dans ma vie, c'est que, lorsqu'on a fait son devoir, la satisfaction intérieure que l'on ressent vaut presque le plaisir dont on s'est privé.

— Charmante Sophie! dit M. de Tournay en lui serrant les mains.

— Allons, vous allez faire comme a fait maman en partant, vous allez me flatter.

— Non ; mais n'est-il pas permis de vous admirer et de vous le dire?... Tenez, il me vient une excellente idée..., envoyez prévenir madame votre mère, elle viendra vous chercher, et moi je vous promets de rester près de votre père jusqu'à votre retour. Sans doute, je ne pourrai emprunter ni vos grâces ni le son de votre voix, mais s'il s'éveille, je lui donnerai bien à boire, et je lui ferai même une lecture ; enfin, je vous remplacerai de mon mieux.

Les yeux de Sophie s'animèrent :

— Vraiment, dit-elle ? oh ! que je serais contente de voir un peu ce cher bal !... Puisque vous êtes si bon pour moi, je cours faire avertir maman.

Elle se leva, et, sur la pointe du pied, se dirigea rapidement vers la porte. Mais, en traversant le salon, l'idée lui vint de regarder l'heure ; minuit allait sonner à la pendule... Oh ! mon Dieu ! dit-elle, il est trop tard !... Et revenant sur ses pas :

— Merci, monsieur de Tournay, merci !... Mais je ne profiterai pas de votre offre obligeante. Maman doit revenir à une heure, et convenez qu'il est inutile de la déranger pour si peu ?... Non, non, j'y renonce ; j'arriverais là comme un événement, quand tout le monde songerait à partir ; j'aurais à peine le temps de danser une contredanse..., en vérité, cela n'en vaut plus la peine, je resterai.

Il n'y avait rien à objecter ; aussi M. de Tournay n'insista pas davantage.

Mais, dès le lendemain matin, il était accouru chez M. Villier, et lui racontait ce qui s'était passé pendant son sommeil. Il lui rapporta les aimables paroles de sa fille, vanta son dévouement et ce sacrifice fait avec tant de bonté et de simplicité... M. de Tournay mit à son récit toute la chaleur qu'inspirent l'amitié et l'admiration. Il avait compris et accepté un rôle charmant, qui va bien aux belles âmes et fait partie des devoirs de l'amitié : louer ceux qui sont absents ou les défendre ; ne répéter jamais que ce qui peut être favorable à chacun, et servir à resserrer les liens de famille, ou ceux de l'affection.

A mesure que parlait son ami, M. Villier se sentait touché et descendait en lui-même ; un examen rapide lui fit voir qu'il péchait un peu par les formes, ne se souvenait pas assez des idées de sa jeunesse, et ne savait plus mesurer la valeur de certains sacrifices.

Il est beau de reconnaître ses torts et de les réparer... C'est ce que fit M. Villier.

— Venez, dit-il à M. de Tournay, venez, mon ami, vous m'avez rendu service. Et il l'entraîna dans le salon.

Comme à l'ordinaire, M^{me} Villier et ses filles travaillaient. Marguerite était un peu pâle des fatigues de la veille, et fort distraite par le souvenir de ses plaisirs. Quant à Sophie, elle achevait avec un accent juste et pure le refrain d'une romance qui disait :

Le vrai bonheur est d'être aimé !

Son père ouvrit alors la porte, et, allant droit à sa fille, l'embrassa sur le front et lui dit d'une voix émue :

— Reste toujours ce que tu es, mon enfant, et ce bonheur ne t'échappera pas...

Puis, s'adressant à M^{me} Villier :

— Ma chère amie, il faut m'aider à rendre à notre Sophie le plaisir dont elle s'est privée hier pour moi ; je veux lui donner un bal... Charge-toi des détails, moi, je me charge de la dépense.

On peut juger de la joie que causa une telle parole!... Sophie, transportée, sauta au cou de son père, et des larmes d'attendrissement tombèrent de ses yeux. On dit qu'en les voyant, M. Villier qui, depuis longtemps, ne connaissait plus ces douces émotions, sentit à son tour ses paupières s'humecter.

Anna, sa mère, son frère et ses cousins furent bientôt instruits de ce grand événement, et se réjouirent d'aussi bon cœur qu'on le faisait dans la maison de M. Villier. La liste d'Anna servit pour les invitations de ce second bal si inattendu. Elle fut augmentée de quelques jeunes filles avec leurs parents, et de plusieurs amis de M. Villier, en tête desquels se trouva naturellement celui de M. de Tournay; et toutes les danseuses auraient placé volontiers une couronne au-dessus de ce nom.

— Je crois que pour ce bal je vous dois aussi de la reconnaissance, disait un soir Sophie à M. de Tournay; sans vos récits et vos louanges, mon père aurait ignoré... Que puis-je faire pour vous en retour?... Ma puissance est bornée... Mais, si cela vous est agréable, tenez, je vous propose d'ouvrir avec vous ce cher bal..., votre ouvrage!...

Cette offre naïve fut acceptée avec un sentiment nouveau qui pénétra le cœur de M. de Tournay; et, huit jours plus tard, la maison de M. Villier, mieux parée, mieux ornée encore que n'avait été la maison de M^{me} Labussière, resplendissait de lumière (l'esprit humain tend toujours à perfectionner).

Toute la jeunesse invitée admira la salle de bal, garnie partout de

girandoles et de guirlandes de verdure mêlées de fleurs; et la plupart de ces fleurs, tout simplement en papier, étaient l'ouvrage de Sophie, de sa sœur et de ses amies. Bientôt, deux jeunes filles préludèrent, par un brillant quadrille à quatre mains, et les danses les plus animées, les plus gaies, se succédèrent.

On a dit, depuis longtemps, une grande vérité, dont, hélas! on ne peut vérifier la preuve tous les jours : rien n'embellit comme le bonheur!... Il faut donc croire que ce soir-là, Sophie était charmante; elle fut aussi la reine du bal... On avait raconté le sacrifice qu'elle avait fait à son père, et de quelle manière!... On savait aussi que ce bal était, en quelque sorte, une récompense. Mais M^{me} Villier, aussi prudente qu'elle était tendre mère, avait prié sa société de ne pas louer davantage sa fille. Elle ne voulait pas que l'accomplissement d'un devoir parût une chose extraordinaire, et souhaitait que la modestie de Sophie, comme quelques petites susceptibilités de ses jeunes amies, fussent ménagées. D'ailleurs, combien de sacrifices dans le cours de la vie, et autrement grands que celui-là, restent sans récompense apparente! Mais Dieu, dans sa justice et sa bonté, l'envoie au fond du cœur de celui qui a fait une belle ou bonne action; une voix intérieure lui crie : « Je suis content de toi!... » Et ce témoignage de la conscience, on ne peut trop le répéter ici, est la plus constante comme la plus douce récompense qu'une créature puisse recevoir ici-bas!...

Au surplus, ce dévouement de Sophie eut une grande influence sur sa destinée.

M. de Tournay, homme distingué autant par les qualités de son cœur que par celles de son esprit, possesseur d'une belle fortune et dans une position brillante, conserva le souvenir de cette soirée, et de tout ce que Sophie avait su montrer de grâce et d'amabilité; il pensa qu'on chercherait vainement une compagne plus accomplie; qu'elle serait sans doute aussi bonne épouse qu'elle avait su se montrer bonne fille, et qu'avec tant de raison, un sentiment si juste des devoirs et des plaisirs, elle répandrait le bonheur autour d'elle : il se laissa donc aller au penchant qu'elle avait fait naître en son cœur.

J'ai connu cette charmante Sophie, d'abord jeune fille, ensuite épouse et mère, et l'avenir a réalisé toutes les espérances de son mari. Je l'ai vue dans une position élevée, au milieu du grand monde qu'elle aimait peu; mais, soit qu'elle fit le sacrifice de ses goûts aux devoirs de la société, soit qu'elle se livrât à ses penchants en donnant ses soins à sa famille, à sa maison, à son mari, elle est toujours restée aussi bonne, aussi dévouée,

aussi gracieuse; ne cherchant point à montrer la supériorité de ses talents ni celle de son esprit; toujours simple et dépourvue de cette vanité qui nuit tant, et nous ôte les amis... Enfin un véritable modèle de la perfection que l'on peut atteindre ici-bas.

Cet épisode, parfaitement vrai, où les noms sont à peine changés, est un souvenir qu'il m'est doux de lui consacrer... Nanine GUILLON.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^{me} ANNÉE.

LETTRE II.

A BLANCHE.

Novembre 1855.

Adelaïde de Savoie, mariée en 1696 (à l'âge de onze ans), au petit-fils de Louis XIV, avait amené de son pays une jeune poupée de noble origine. Cette petite Savoisienne se dépouilla bien vite de ses manières empruntées, ayant pour maîtresse une dauphine et pour gouvernante la dame à la robe feuille morte, la majestueuse M^{me} de Maintenon, qui la maria au polichinelle de M. le duc de Bourgogne. Leur héritière fut élevée sur les genoux de M^{mes} de France, filles de Louis XV; celle-ci se mésallia avec un arlequin du duc de Chartres, charmant par son esprit, mais qui n'était qu'officier de fortune sans aucun titre; elle émigra cependant à la Révolution, et maria sa fille unique à un gentilhomme de bois appartenant au roi d'Espagne. De cette union naquit M^{lle} Rita-Picciola de ***, poupée très-élégante; très-riche, qui habite Paris six mois de l'année, et qui nous prie de présenter ses compliments à toutes les poupées présentes et futures des abonnées du *Magasin*, en leur offrant les patrons que l'on trouvera sur notre feuille de broderie. M^{lle} Picciola espère que toutes ses pareilles suivront les modes plus exactement qu'elles ne l'ont fait jusqu'à cette heure, grâce aux patrons qu'elle veut bien mettre à leur disposition de temps à autre. Ces demoiselles en carton, en porcelaine ou en cire, trouveront ce mois-ci un modèle de robe brodée, de col, de mantelet à volants, un patron de talma soutaché, de bonnet à barbe, de chemise, de pantalon, le tout au dernier goût.

Si tu te mets à l'œuvre, ma chère Blanche, tu peux faire une grande joie à

ta petite nièce en habillant ainsi une poupée articulée à tête de porcelaine¹.

Mais tu ne me pardonnerais pas de m'arrêter plus longtemps à habiller une automate, lorsque j'ai des réponses à faire à toutes tes questions.

Commençons par les chapeaux. Ils avancent, je ne dirai pas sur le front mais vers le front, en diminuant des côtés. La calotte est petite, plate, l'étoffe est tendue et non froncée. Les bavolets sont montés carrément, derrière ils font la traîne, aussi faut-il qu'ils soient très-amples et très-roides; leur longueur égale presque celle des bavolets de capeline; si cette exagération continue, les tapissiers poseront à nos chapeaux une petite poulie et des cordons comme pour les grands rideaux d'appartement; on fermera son bavolet à volonté, et cette innovation permettra de draper son châle et de garder intacte la fraîcheur de son col, ce que je déclare impossible aujourd'hui. Les étoffes sont le velours, la peluche, les étoffes à pois ou brodées en chenille, le velours épinglé; les ornements sont tellement variés que je ne puis que les énumérer, les ruches en dentelle dessus et dessous la passe, des fleurs en plume, des fleurs en velours, en satin, des rubans écossais, du velours, des bouclettes de chenille, des résilles de velours ou de chenille, du jais, des plumes frisées, de la petite blonde, de la dentelle noire. L'on fait beaucoup de chapeaux de velours à passe claire, recouverte de dentelle; ce genre est moins lourd que l'ancien et permet aux femmes économes de se servir des modes des années précédentes.

Pour demi-toilette, le bleu de France, le marron jaune, le vert émeraude et le noir par dessus tout, sont les couleurs préférées. Mais ces couleurs sont toujours accompagnées de quadrillés de velours, de dentelles, etc. Avec le bleu on porte un tour de tête orné de bouclettes de velours noir; avec le vert, des fleurs en velours ponceau; avec le noir, tout ce que l'on veut; le dessous des passes est toujours très-orné. Les brides sont larges et longues. On porte toujours des traverses sur le front.

La fantaisie ose tout cette saison, je ne me range pas sous sa bannière. Elle a abusé du blanc et noir dont on ne veut plus; maintenant on essaye le blanc bordé de velours marron ou de velours rouge, le feutre mélangé au velours vert ou au bleu. Ces chapeaux ne me plaisent pas, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas jolis: j'en ai beaucoup vu dans les magasins et peu dans les promenades.

Les chapeaux Pamélas, dont nous voyons les *portraits* sur quelques gravures de modes, n'ont pas encore daigné paraître dans la rue; ils ne vont qu'en voiture.

¹ Ces poupées sont très à la mode.

Les confections d'hiver sont connues. La dimension prodigieuse de nos manches et de nos sous-manches donne la priorité au talma ni trop long, ni trop court. Pour le négligé, l'on emploie les draps veloutés qui sont de deux couleurs, c'est-à-dire le dessus gris et le dessous bleu, violet, vert. La peluche grise frisée, l'étoffe à la mode, se borde de galons ou s'enjolive de passementerie bleue ou verte. Il y a encore le velours de laine, le velours cachemire, la peau d'ours; mais le gris domine pour les confections de demi-toilette. Le talma de drap noir est toujours distingué. Pour toilette de jeune fille, le talma en velours uni est charmant. On peut y ajouter quinze ou vingt rangs d'effilés Tom-Pouce, disposés cinq par cinq; je le préfère tout uni, en velours de première qualité, bien entendu, ce que je regarde comme une économie, car le velours résiste aussi longtemps que le drap aux caprices du temps.

Les broderies au passé font fureur, mais il faut y mettre beaucoup d'argent ou d'adresse. Une confection brodée sur le modèle que tu as reçu au printemps dernier coûte plus de 300 francs. Si tu l'as brodé toi-même, comme je te l'avais conseillé, tu vas jouir de ton ouvrage; et en admettant que la mode change le dessin a été exécuté de manière que les médaillons peuvent être découpés et reportés soit sur une robe, soit sur un manteau d'enfant, etc.

Les splendides broderies de cet hiver attirent devant les vitrines de nos magasins des physionomies curieuses à étudier. Une élégante a l'air de se dire : Achèterai-je ce collet à semé de roses, garni de franges en chenille, ou celui à dessin plus épais, orné de dentelles? Une autre fixe un regard d'envie mêlé de regret, qui m'a rappelé le gastronome sans argent. Je ne compatissais pas beaucoup à ces désespoirs de coquetterie, persuadée qu'une femme de goût mise bien simplement a souvent meilleure tournure qu'une femme bien riche, couverte de dentelles et de broderies.

J'insiste sur la mode des talmas, parce que je vois, ma chère enfant, que tu me demandes des patrons nouveaux. Je t'en ai envoyé deux (celui de ce mois est dessiné sur la gravure) fort jolis, mais d'après moi ils ne seront pas d'un usage aussi général que les collets.

L'on prétend que des paletots justes, à poches et à gros boutons, ont fait leur apparition sur les boulevards; ajoutons-y des bottes à éperons, un stick et un chapeau de vivandière, et nous pourrions dire que les femmes se déguisent en hommes. J'espère trop dans le bon goût parisien pour croire à la durée des paletots-redingotes.

Les étoffes de la saison sont très-riches et très-nombreuses. Pour dames

l'on a fait des merveilles; en voici quelques-unes vraiment dignes d'être remarquées. Robe de moire antique à bandes ou à pentes de velours; robes à tablier ou à semés de fleurs ou feuillages en velours tissés dans l'étoffe; robes de taffetas ornées de trois volants de velours ou de peluche à côtes, terminés par un effilé soyeux et touffu, fait par le métier. Avec cette toilette on ne passe que par des portes à deux battants. Tantôt les dessins sont à rayures à carreaux démesurés, tantôt les semés sont mignons et les ramages imperceptibles: il y en a pour tous les goûts. Les moires antiques unies ou à larges raies de deux couleurs ont conservé toute la faveur des Parisiennes. Les jupes de ces robes ne se garnissent pas.

Pour jeune fille, le taffetas à volants fait toujours fureur; pour demi-toilette, le noir est préféré; pour cérémonie, le bleu Louise, orné de velours noir, est fort élégant. Les robes à volants sont en général beaucoup plus chères que les autres. Je possède un secret que voudrais pouvoir dire tout bas à chacune des abonnées du *Magasin*, afin que ce secret ne soit pas trop ébruité; mais comme il m'est impossible d'être discrète et utile à la fois, je me résigne à révéler ce mystère d'où résulte une économie réelle; je vais m'expliquer. Il est bien rare qu'une jeune personne ou sa mère ne possède dans sa garde-robe une jupe de bal fanée, bleue, rose ou blanche. Cette jupe, qui d'ordinaire n'est employée qu'à des doublures, peut être teinte sur un échantillon de taffetas neuf de la couleur que l'on préfère; en noir c'est excessivement facile. On la recouvre de volants neufs, les basques du corsage cachent le haut; la robe paraît entièrement fraîche, et l'on a économisé 6 ou 7 mètres d'étoffe. Bien entendu, le corsage doit être neuf. Cet arrangement peut servir aussi pour robe de bal.

Les couturières emploient beaucoup d'agréments en velours sur les étoffes unies. Tantôt ce sont de petites couronnes, des feuilles d'acanthé en velours, des semés de pois en velours sur dentelle noire. On coud aussi des bouquets détachés sur les jupes; pour bal on attachera des étoiles ou des pois de velours sur des jupes de taffetas, de tarlatane, etc. : par exemple, sur du blanc, des étoiles vertes ou rouges se mélangent avec des étoiles noires; on assortit les coiffures aux couleurs de la jupe. Les fleurs en velours, épis, roses, sorbiers, etc., les feuillages en velours sont généralement adoptés. Je les trouve un peu lourds pour parure de bal. Presque toutes les coiffures de soirée ont la forme *cache-peigne* et sont très-volumineuses.

Les basques sont toujours *bien portées*, malgré toutes les prédictions qui, semblables à celles de Mathieu Laensberg, ne se réalisent pas. Les robes de bal seules ont des corsages busqués. Tu recevras avec ma lettre une gra-

vure de modes, qui te donne l'effet d'un joli costume de soirée. Tu remarqueras que le corsage est à draperies, nouveauté bien vieille, que l'on retrouve toujours avec plaisir, parce qu'elle habille bien et n'exige pas de dentelle.

Les manches des robes montantes formées de trois gros plis creux laissant *volanter* l'étoffe en manches pagodes très-larges sur l'avant-bras ; les manches à trois bouillons terminées par un volant, les manches justes jusqu'au coude et terminées par deux volants, enfin, toutes les manches de cette saison sont ornées soit de galons, de velours, de découpures, d'étoffes en chenille, de dentelle, selon la beauté de l'étoffe.

Les *manches de tulle Bruxelles* à parements recouverts de velours quadrillé et les cols assortis coupés carrément par devant me rappellent involontairement les losanges des tartes aux pommes ; ils ont néanmoins un grand succès. On recouvre aussi des fichus, des canezous de tulle d'ornements, de bouclettes, de losanges en velours, c'est une fureur. La dentelle qui borde ces objets est noire.

Pour négligé, j'ai remarqué de charmants cols en mousseline très-claire, genre un peu pierrot. Un bouillonné, soutenu par un ruban de couleur, retient d'un côté la garniture et de l'autre une petite ruche montante en mousseline. Ces garnitures sont plissées à plis creux comme les chemisettes d'enfant et simplement ourlées. La manche, assortie au col, est fermée au poignet ; la manchette est haute, remontante et plissée. C'est une fantaisie de jeune mariée ; seulement, je me suis demandé si le blanchissage n'emportait pas toute la gentillesse de cette nouveauté.

Tu me demandes deux ensembles de toilette de visite pour toi et ta mère.

Voici ce que j'ai à te proposer. Toilette de dame : robe de moire antique verte ou marron, ornée de colonnes de gros pois noir en velours tissés dans l'étoffe. Cachemire noir de l'Inde. Avec la robe verte, chapeau violet recouvert d'une étoile de dentelle noire sur la calotte, et touffes de grosses marguerites violettes et feuillages de velours noir de chaque côté. Avec la robe marron, chapeau de velours épinglé vert ou bleu, orné d'une résille de chenille noire et de bouquets de plumes noires et vertes ou noires et bleues, coquillant sur la passe. Gants à deux boutons. Col et manches d'application.

Toilette de jeune fille : chapeau de taffetas blanc côtelé, orné de petite blonde et de bandes de peluche blanche ou de couleur tranchante. Robe de droguet de soie à petits dessins de deux nuances ; corsage à basques, une unie, ou bien robe de taffetas gros bleu à trois volants, ornés d'une veloutine noire. Avec cette robe, chapeau de taffetas du même bleu que la robe, orné de pois de quadrilles de velours. Talma de velours noir uni.

Gants à deux boutons, couleur bouton d'or, manches ouvertes et col brodés au plumetis. Mouchoir brodé.

Toutes mes observations m'ont entraînée à t'écrire plus longuement que de coutume. Il faut pourtant t'annoncer le sac en tapisserie que tu demandes depuis longtemps. Tel qu'il est, c'est un sac de voyage dans les dimensions ordinaires, en le travaillant au petit point. Si tu le destines à des voyages lointains, tu peux le faire au gros point, mais alors c'est un bagage à faire porter par un domestique. Il est très-original, et a été dessiné pour toi. Le keepsake t'apporte de la musique dansante et un morceau sur des motifs de *Don Juan*. Les feuilles or et couleur renferment une multitude de petits ouvrages, parmi lesquels tu choisiras pour tes cadeaux d'étrennes ; ils sont de la dernière nouveauté. Quelques-uns n'exigent pas beaucoup de temps. Des dessins au crochet pour différents usages et une aquarelle complètent l'envoi de ce mois ; tu le trouveras peut-être trop volumineux, surtout lorsque tu le verras grossi de mes plus tendres amitiés, que je te prie d'accueillir favorablement.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Papier à décalquer pour reporter sur étoffes les dessins de broderie, etc.

Le papier à décalquer ne se trouve pas toujours chez les marchands de province, ou bien le débit n'en étant pas aussi général qu'à Paris ; il reste longtemps en magasin et perd de ses qualités. On n'a pas non plus le choix des couleurs. L'usage de ce papier est devenu général, il permet de tracer sur étoffe avec promptitude, sans altérer le dessin original, et de former aussi des traces de couleur, ce qui est indispensable pour les tissus de soie et de laine. Nous donnons à nos abonnées la manière de préparer elles-mêmes le papier à décalquer, et d'obtenir la couleur qu'elles désirent.

Le papier primitif doit être du vélin première qualité, mais pas très-épais.

Préparation du papier.

Sur un marbre ou une planche unie on étend la feuille de papier ; sur une planche à part on forme une pâte aussi consistante que possible, avec de la couleur et de l'axonge, et onctueuse comme une bonne pommade ; on prend ensuite un tampon de flanelle, on l'imprègne légèrement de pâte, on le passe sur toute la feuille pour étaler bien également et en petite quantité la couleur sur toute la surface. On attache ensuite la feuille préparée au moyen d'une épingle à crochet fixée à un de ses angles, on la laisse se dessécher pendant quelques jours et perdre l'excédant du gras qui salirait l'étoffe, on la retire et on la conserve entre des cartons.

Transport du dessin.

Pour transporter ou copier un dessin, il faut mettre en contact le côté colorié du papier destiné à recevoir la copie ; ensuite, sur le revers de cette feuille, c'est-à-dire du côté non chargé de couleur grasse, on pose le dessin original, et avec un poinçon en ivoire on passe sur tous les traits en appuyant un peu. La couleur grasse s'imprègne comme on le désire sur l'étoffe.

Couleurs à employer.

Toutes les couleurs ne sont pas convenables pour la préparation des papiers à décalquer, on n'emploie que celles qui ont beaucoup de corps et qui salissent beaucoup, telles que :

Le rouge d'Angleterre,
L'indigo,
Le jaune de chrome,
Le vert anglais foncé,

Le noir de fumée,
Le blanc d'argent,
Le minium,
La terre brune.

Toutes ces couleurs doivent être réduites en poudre très-fine.

Lorsqu'on veut décalquer un dessin de plusieurs couleurs, naturellement il faut employer autant de feuilles qu'il y a de nuances, et décalquer ces couleurs en ajustant les raccords convenables pour ne pas nuire à l'ensemble du sujet.

OUVRAGES DIVERS.



(PLANCHE OR ET COULEUR. — CROCHET PLEIN.)

Porte-cigares dessiné tout monté sur la 1^{re} planche, au n° 57, et dont le modèle se trouve au n° 1 de la planche or et couleur.

Le porte-cigares est au crochet plein; il est dans toute grandeur (n° 1). Il faut un crochet fin pour le travail.



Chancelière (n°s 2 et 54).

Le n° 2, représentant des palmes-cachemire, au crochet plein, se fait en belle laine. On peut l'utiliser pour coussin, chancelière, etc. On peut l'exécuter aussi en tapisserie. La chancelière toute montée est dessinée sur la 2^e planche (n° 54). Ce dessin peut aussi servir pour sachet (n° 47) ou pour sac à tabac (n° 49).



Porte-allumettes (n°s 3 et 58).

Le n° 3, or, rouge et noir, est un petit porte-allumettes que l'on enjolive, dans le haut et dans le bas, d'un rang de crochet-écaille. Le n° 58 donne l'effet du porte-allumettes, terminé et monté sur une carcasse. Il se fait en cordonnet et en fil d'or; le crochet doit être fin.



**Bourse noir et or, au crochet plein ou au filet
(n°s 4 et 5 de la planche or).**

Le n° 4 est le corps de la bourse; les points rouges et or indiquent des perles; le dessin donne juste la moitié de la bourse avec le raccord.

L'on commence par le rond n° 5, après avoir enfilé les perles selon l'ordre qui leur est assigné. Le rond terminé, on commence le dessin n° 4 en piquant sur le dernier tour du rond. Le corps de la bourse fini, on travaille dans le haut quelques tours de crochet à jour et une garniture crochet-écaille. (Voir le n° 59 de la 2^e planche de broderies.)



Bordure pour tapis (n° 6).

Cette bordure peut être exécutée au crochet plein ou en tapisserie.



Signets pour musique, livres, etc. (n°s 10 et 11).

Ils se font au crochet plein, en cordonnet fin et fil d'or. Ils doivent être excessivement étroits, pour remplacer les signets de soie qu'on a l'habitude de joindre aux livres. On en travaille plusieurs, on les rénnit dans le haut, comme l'indique le n° 55 de la 2^e feuille de broderies. Ce dessin, travaillé en laine, peut servir pour cordon de sonnette.



Bourse ronde au crochet plein à fermer (n° 7 de la planche or).

(L'effet, n° 51 de la 2^e planche.)

Cette petite bourse a deux côtés qui se travaillent séparément, et se réunissent ensuite par

une couture au crochet, en laissant l'ouverture voulue pour le fermoir ; on l'entoure ensuite d'un crochet-écaille double (n° 52), et on l'orne de petits glands de deux couleurs, c'est-à-dire un rouge, un vert, un rouge un vert, et ainsi de suite ; en faisant noir le peu de fond qu'il y a, on met des glands noirs et rouges, ce qui fait très-bien ; le crochet-écaille se fait d'une des couleurs de la bourse. Cette bourse peut aussi être tricotée, ornée de petites perles ; on remplacera alors les glands par des effilés de perles.



Bourse à fermoir. Crochet plein (n° 8).

Cette bourse a deux côtés, l'un à revers, comme un portefeuille, l'autre simple, qui soutient la serrure.

Le n° 8 est le côté du revers. Pour travailler l'autre, on supprime simplement la partie supérieure renfermant la griffe d'or. Cette bourse ne doit pas être plus grande que le n° 8. L'ensemble est donné sur la 2^e planche, n° 53.



Mules. Crochet ou tapisserie (n° 9).

Cette mule est très-élégante, exécutée au crochet plein, l'or donnant beaucoup d'éclat au dessin. Le dessin (n° 48, 2^e planche) montre la manière de la monter.



PATRONS.

Manteau de femme dessiné sur la gravure de modes.

C'est une espèce de talma formant manche.

Le n° 1 est le devant du manteau. Pour le bien couper, il faut le poser droit fil par devant, et suivre la ligne tremblée. La planche n'étant pas assez large, l'on a répli un morceau qu'il faut rabattre pour donner de l'ampleur.

Le n° 2 est une moitié du dos, qui se fait en deux morceaux réunis par une couture. Le dos se joint aux devants, de chaque côté, par une couture qui commence au cou, se prolonge sur l'épaule et sur la hanche. Des lettres indicatrices facilitent l'assemblage de ce manteau.

Lorsque les devants et les dos seront taillés et assemblés, on ajoutera à la manche, à l'endroit de la saignée, le gousset n° 3, qui donne de l'ampleur à la manche et la fait bien évaser.



Explication du couvre-pieds, tapis, etc., au crochet ou au filet carré (n° 1. Planche de crochet).

Il nous a été impossible de donner complet ce dessin, il aurait formé un carré de 80 cent. de côtés. En plaçant le n° 1 de quatre manières différentes, que nous allons expliquer, on aura le dessin entier.

Chaque côté se compose de quatre dents de feston de moyenne grandeur et d'une grande dent à chaque coin. Le dessin a 362 carrés, soit de filet soit de crochet (ne pas confondre avec 362 mailles), dans sa plus grande largeur.

Pour bien comprendre le raccord, il faut placer le dessin devant soi, de manière à pouvoir lire les mots écrits au bas : *lithographie*, etc. On compte, depuis la plus grande largeur de la dent qui fait le coin, jusqu'à 167 carrés remplis par des dessins de lis pendant à gauche, la première rose et la seconde rose incomplète.

Prenez ensuite votre dessin après l'avoir plié à l'endroit que je viens d'indiquer (an 168^e carré), roulez-le en forme de cornet, de manière à ce que la rose non terminée qui se trouve à votre droite trouve son raccord au dessin qui est dans le haut perpendiculairement au mot *lithographie*. Si l'on a compris cette explication, la rose, les boutons, les feuillages trouvent parfaitement leurs raccords, le feston formant dent peut du reste guider, puisqu'il doit être semblable à ceux qu'il a à droite et à gauche. Cette explication suffit pour la moitié de l'ouvrage, et lorsque l'on a réussi, l'autre moitié se traite de même. Les quatre lis se trouvent au milieu du carré. Pour cela, il faut que la partie droite de la première moitié soit la partie de gauche de la seconde.



Explication de la grande planche de filet et de crochet.

- N^o 1. Quart d'un dessus de lit, tapis de table, etc. (*Voir aux ouvrages.*)
 N^o 23. Bandes, garnitures au filet ou au crochet carré.
 N^o 4. Grande dentelle au crochet à jour.
 N^o 5, 6. Deux dentelles, crochet à jour.
 N^o 7. Crochet à jour pour bourse, sac à tabac.
 N^o 8 et 9. Alphabets minuscules et majuscules pour crochet ou filet.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| 1. Mouchoir. Imitation d'Angleterre sur mousseline et tulle Bruxelles. Les jours sont indiqués. | d'œillets au feston. Des pois feraient aussi bien. |
| 2. Dessin, broderie, guipure, plumetis et feston pour manches à poignet, fond de bonnet, etc. | 12. Mouchoir au plumetis entouré d'un feston point de roses. Les jours sont indiqués. |
| 3. Entre-deux assorti à la manche pour poignet, etc. | 13. Mouchoir au point de cbainette, avec les initiales C. M. |
| 4. Col, imitation d'Angleterre; les jours sont indiqués. | 14. Dessin à grand effet pour mantelet, volant de robes, jupon, etc.; plumetis et feston rose. Les ronds sont des œillets au feston plein. |
| 5. Bande assortie au col pour manches. | 15. Dessin au feston pour jupon, mantelet, volants de robes d'enfant. On met l'étoffe double pour les feuilles. |
| 6. Entre-deux assorti au col et à la manche. | 16. F. B. Pois. |
| 7. Col au plumetis. En ôtant la bande semée de marguerites, qui entoure le col, on a un col de jeune fille. | 17. C. M. Plumetis. |
| 8. Poignet pour manche assorti au n ^o 7. | 18. E. R. Id. |
| 9. Entre-deux assorti au n ^o 7. | 19. T. D. Id. |
| 10. Dessin au plumetis et feston feuille de roses pour manches, etc. | 20. C. R. Avec couronne. Plumetis. |
| 11. Mouchoir au plumetis et festons feuille de roses. Pour rendre ce mouchoir plus riche, on peut, dans la partie formant entre-deux, supprimer les pois et coudre une petite valenciennes, arrêter de chaque côté dans le feston une guirlande | 21. J. B. Feston. |
| | 22. E. C. Id. |
| | 23. S. G. Plumetis. |
| | 24. Fanny. Feston et pois. |
| | 25. Euphrasie. Plumetis. |
| | 26. Valérie. Id. |
| | 27. Julie. Id. |



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|---|
| 1. Devant d'un manteau de femme. | droit où il forme manche. (<i>Voir l'explication aux Ouvrages.</i>) |
| 2. Dos de ce manteau. | |
| 3. Gousset, s'adaptant au manteau à l'en- | 4. Col de poupée; broderie anglaise ou plumetis. |

5. Fanchon de bonnet de poupée. Application. Plumetis ou application.
6. Passe du bonnet.
7. Pattes du bonnet s'attachant des deux côtés.
8. Manches bouffantes.
9. Poignet de la manches n° 8.
10. Talma soutaché en drap ou velours pour la poupée.
11. Garniture du corsage de la robe de la poupée.
12. Corsage de la poupée. Plumetis ou broderie anglaise.
13. Manches longues. Plumetis ou broderie anglaise.
14. Dessin de la jupe de la robe. Quatre coupons font la jupe.
15. Entre-deux pour la ceinture.
16. Mantelet-châle, broderie au plumetis sur mousseline et au passé sur velours ou taffetas.
17. Volant du mantelet; ce mantelet peut être aussi garni d'effilés.
18. Pantalon de la poupée.
19. Chemise de la poupée; la largeur de l'ourlet est indiquée.
20. Mouchoir. Point de chaînette avec les initiales *S. D.* au plumetis.
21. Mouchoir point de chaînette avec les initiales *F. R.* Plumetis.
22. Ecusson, plumetis et point d'échelle avec les initiales *L. G.*
23. Ecusson, plumetis, pois, avec les initiales *A. L.*
24. Ecusson au feston, avec les lettres *C. E.* Plumetis.
25. *R. C.* Genre fleuri, avec couronne de comte.
26. *H. R.* Broderie anglaise.
27. *L. R.* Plumetis.
28. *A. R.* Plumetis et points d'échelle.
29. *M. A. R.* Plumetis et points d'armes.
30. *A. T.* Plumetis et points d'armes.
31. *H. P.* Plumetis et pois.
32. *Joséphine.* Plumetis.
33. *Zulima.* Feston et œillets.
34. *Louise.* Id.
35. *Laure.* Id.
36. *Alexandrine.* Id.
37. *Amanda.* Id.
38. *Léocadie.* Id.
39. *Philippine.* Id.
40. *Séphora.* Id.
41. *Augusta.* Id.
42. *Léonor.* Id.
43. *Uranie.* Id.
44. *Armanfe.* Id.
45. *Laurencie.* Id.
46. *Constance.* Id.
47. Modèle d'un sachet à mouchoir tout monté, dont on peut prendre le dessin sur la *planche or et couleur.*
49. Effet d'une mule dont le dessin se trouve sur la *planche or et couleur.*
49. Sac à tabac (*Planche or et couleur.*).
50. Modèle au crochet à jour de la garniture du haut de ce sac.
51. Modèle d'une petite bourse ronde à fermoir (*Planche or et couleur.*).
52. Crochet double écaille qui entoure cette bourse.
53. Petite bourse à fermoir, genre porte-feuille (*Planche or et couleur.*).
54. Chancelière au crochet (*Planche or et couleur.*).
55. Signets pour livre, musique, etc. (*Planche or et couleur.*).
56. Bourse à coulisse. (*Planche or et couleur.*).
67. Porte-cigares (*Planche or et couleur.*).
58. Porte-allumettes (*Planche or et couleur.*).

Toutes ces différentes nouveautés sont expliquées à l'article Ouvrages.



Grande planche de tapisserie coloriée.

Un sac de voyage. Soie d'Alger.

Au gros point.

Sur canevas n° 20, le sac aura 57 centimètres.

Au petit point.

Sur canevas n° 12, le sac aura 47 centimètres.

» » n° 18, » » 31 »

» » n° 22, » » 26 »

Avec ce dessin on peut faire une chaise charmante.



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE BAL. Robe en taffetas blanc recouverte de trois jupes de tulle illusion, ornées de bouillonnés de tulle, de nœuds de ruban et de petites ruches en ruban. Corsage busqué, draperies devant et derrière. Coiffure d'églantines, genre cache-peigne.

TOILETTE DE PROMENADE. Robe de soie bleue. Manteau de velours ou de drap, orné de galon ou de velours. Manches et col brodés. Bracelets de velours. Chapeau de taffetas pointillé, couleur feutre.

COSTUME DE PETITE FILLE. Robe écossaise montante et boutonnée. Un grand volant est ajouté à la basque, qui est garnie d'une ruche de ruban. La manche se termine aussi par un volant. La jupe est ornée de ruches et de zigzags. Col et manchettes en toile fine. Pantalon brodé. Bottines de velours. Chapeau de velours noir, garni de violet; les brides se nouent sur la passe.

Un bouquet, aquarelle (fac-simile).

**KEEPSAKE DE MUSIQUE.**

4^e Album.

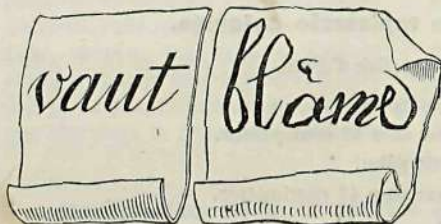
Zimboumboum, quadrille, par J.-B. TOLBECQUE.

Étude sur le motif de Don Juan, par A. THYS.

Rose de mai, valse, par Emile ETTLING.

**Explication du Rébus du mois d'Octobre.**

Mozart fut un grand musicien.

**RÉBUS.**

JOSEPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer, Ratiognolles.
Boulevard extérieur de Paris.



MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris et 12 francs pour les Départements. Avec 4 aquarelles (fac simile) esquisses et albums de musique et gravures de modes et planches de tapisseries colorées avec dessins de broderies patrons de grandeur naturelle petits patrons enroulés à l'aiguille fil, l'écrit, croché, ouvrages nouveaux, robes illustrées, planche croché, couture blanc, blanc de petite couture de fontaine. Le tout enroulé.

Bureaux du Journal 51 rue Laffitte

Ayuntamiento de Madrid



Qua
toire s
été su
sédé l
fortun
rapide

Jea
triche
après
celui-
prono
sins d
impér
ruine
un m
scien
prison
près l

Re
cueil
tôt ve
gieus
Deve
alors
Uladi
Casin

Re
sœur
dont
avait
Le p